

TÉMOIGNAGES DE POILUS SUR LE VÉCU ET LA SOUFFRANCE DES ANIMAUX DURANT LA GRANDE GUERRE

Maurice GENEVOIX, « Ceux de 14 »

Livre II « Nuits de guerre, Le village abandonné » 22 octobre 1914

« Et tandis que je suis des yeux les onduleuses traînées du brouillard sur les champs, tout près de moi un pas martèle la route, s'amortit sur la paille mouillée contre le mur de la maison. Presque aussitôt une forme géante jette son ombre devant la fenêtre. Et soudain, contre le carreau, à quelques pouces de mon visage, une tête apparaît, la longue tête d'un vieux cheval, grise avec un mufle noir. L'animal, un instant, appui sur moi son regard vague et triste. Je vois ses yeux, d'un bleu sombre et usé sous une bordure de cils blancs. Une vapeur sort de ses naseaux, se condense aux vitres et les brouille. Et la grosse tête osseuse recule derrière l'écran de buée, peu à peu s'efface, disparaît.

L'obus est tombé derrière l'école dans un jardin. Je fais trois pas dans un couloir qui donne sur une courette irrégulière où des blocs de pierre disparaissent à demi sous la montée des herbes folles. Des livres achèvent d'y pourrir au contact mouillé du terreau. J'en ramasse un et pendant que je feuillette les pages, un coup de fusil cingle mes oreilles, tiré droit du piton vers le verger voisin. Et j'entends aussitôt un bruit rythmique et sourd, comme d'un trot sur la terre molle. Puis des branches fines cassent en grésillant ; et devant moi, entre deux arbustes, le vieux cheval gris apparaît.

Il s'est arrêté court dès qu'il m'a vu. Il reste là, immobile sur ses pattes enflées, les naseaux battants, une oreille pointée vers moi, l'autre tendue en arrière du côté où sifflaient les balles. Mais bientôt son col s'incline au poids de sa grosse tête et, le mufle à ras de terre, la lèvre longue, il se met à tondre l'herbe.

“ On est ami , n'est-ce pas ? “

Je caresse le flanc décharné, la peau tiède tendue sur les cercles de la carcasse.

“ Tu saignes, mon pauvre vieux ? Est-ce qu'ils t'auraient touché ?”

Un filet vermeil sinue au poitrail, glisse le long de la patte gauche, jusqu'au genou. Cela coule d'un petit sillon sombre, près de l'épaule, creusé au passage par la pointe d'une balle.

“ Eh bien ! tu l'as échappé belle ! C'est idiot de se promener comme ça au nez des Boches ! “

Le vieux cheval a soulevé la tête, dressé l'oreille comme s'il m'écoutait. Mais ses naseaux s'ouvrent tout grands et ses jambes se mettent à trembler : un obus siffle au loin, franchit la vallée en ronronnant, et plante une colonne de fumée jaune au-dessous du Bois-Haut, à mi-pente. Lorsque que le roulement de l'explosion passe sur nous, la pauvre bête, d'un saut maladroit, fait volte-face pour fuir. Plus agile qu'elle, je lui ai barré la route de mes deux bras étendus : elle recule peu à peu devant moi, la tête rejetée en arrière, ses sabots faisant rouler les pierres. Quand je la vois calmée, retombée à sa placidité, je cours glaner dans une grange quelques

poignées de foin perdues aux coins de l'aire. Je reviens. Il est toujours là, broutant à petits coups de lèvres.

« Tiens, mon bonhomme, c'est pour toi. Mais il faut venir chercher ça de l'autre côté des maisons. Si tu restes par ici, tu vas retourner dans les champs; et ils te tueront.»

Les grands yeux troubles me regardent, voilés parfois d'un lent clignement. Il flotte dans leur eau profonde un infini de stupeur triste.

« Oui, je comprends ; tu es un vieux cheval très las. L'abri que te donnaient tes maîtres, chaque soir, en récompense de ton labeur du jour, tu ne l'as plus, ni le râtelier plein de foin, ni la musette gonflée d'avoine. Tu es devenu si maigre que tes os crèvent ta peau. Tu as eu si peur, tant de fois, que tes genoux ne cessent de trembler. Et cela dure. Et qu'à la fin ceux de là-bas te tuent, cela, n'est-ce pas, t'est bien égal ? »

Pourtant, je lui ai mis ma brassée de foin sous le nez. Il la renifle, retrousse sa lèvre. Alors doucement, je l'attire vers le couloir. Il bute contre les marches du seuil, se décide et gravit les degrés. Pas à pas, ses gros sabots se plaquent sur les dalles, emplissent de bruit le couloir sonore. Suivant toujours cette provende qui le fuit ; il traverse la place, la rue, et pénètre dans une grange dont un long rayon fauve tranche la nuit.

« Mange à présent. »

Le mufle humide effleure ma main. Les longs brins d'herbe sèche, cueillis au bout des dents, glissent d'un trait entre mes doigts. Et les grosses mâchoires commencent à broyer, lentement, d'un frottement appuyé de meules.

Livre III " La Boue " " La réserve " 4-7 novembre 1914.

Sur la façade de la maison qui fait l'angle de la place, un fil de clarté jaune ourle le bord de la fenêtre. Les cuisiniers du 1er bataillon sont installés là, où nous étions le 22 octobre. C'est par cette même fenêtre, que j'avais vu dans le brouillard, à travers les carreaux verdâtres, surgir et disparaître, démesurée, la tête du vieux cheval gris. Je l'ai revu aujourd'hui, le vieux cheval, du haut du clocher où j'ai grimpé tantôt : il était couché sur la pente de Combres, les flancs déjà gonflés, parmi des vaches rousses aux pattes raidies, au cuir distendu comme une baudruche. Les Boches l'avaient abattu, faute d'hommes à tuer ! La guerre a dégénéré, depuis août et septembre. »

Georges LAHAUT, Capitaine, classe 16, 279e Régiment d'Infanterie, puis 12e Régiment d'Infanterie.

« L' âne de gloire » Raymond Boissy

« Au cours de longs, très longs mois passés dans le secteur de VERDUN (Vauquois, Avancours, Louvemont, Bois des Caurrières, les Chambrettes) j'ai été appelé à voir de près, ces bonne bêtes, de petite race, originaires d'Algérie, au cours de tâches pénibles, trop pénibles, imposées à ces ânes. »

« Il était constitué à l'arrière des lignes plus ou moins, suivant la topographie du terrain, des dépôts de matériel (toujours en avant des batteries d'artillerie). Il s'agissait de rouleaux de fil de fer barbelés, pieux, caisses de munitions, balles de fusils et mitrailleuses, grenades et divers matériaux pour réparer ou renforcer nos sapes. Ce travail était effectué par le génie. Amener ces matériaux et munitions était un énorme travail pour ces petites bêtes. Quel chargement, encombrement et poids pour elles. Chaque fois que l'une d'entre elles trébuchait et tombait, il lui était impossible de se relever, elle n'en n'avait pas la force. En pleine nuit, les deux territoriaux qui conduisaient le troupeau, l'un à l'avant l'autre à l'arrière, ne pouvaient semble-t-il l'aider à se relever ou à sortir de son trou d'obus plein de boue et alors ...

Les deux guides le retrouvaient sur le chemin du retour vers l'arrière, le libéraient de son chargement qu'ils laissaient sur place. C'est ainsi que des soldats de corvée de soupe croisaient parfois une bête affalée, mais qu'y pouvaient-ils ? Ils n'avaient qu'une hantise : arriver aux lignes avant le jour. Pas le temps de lui faire une simple caresse à laquelle, je suis certain ses bons yeux leur auraient dit : merci.

Chaque fois qu'il m'arrive aujourd'hui de voir un petit âne, j'ai une pensée pour tous ceux de Verdun, que j'ai vus à cet ouvrage incroyable. Ils ont droit à notre reconnaissance. Par ces lignes, je pense aider à faire connaître et reconnaître ce qu'ils furent et leur rendre hommage qui leur est dû. »

**Charles PROU, classe 17, 2e classe, 165e Régiment d'Infanterie
« L'âne de gloire » Raymond Boissy**

« En 1917, j'étais dans les marais des Flandres avec mon régiment. Pour éviter de s'enliser dans la boue, le ravitaillement se faisait sur des pistes en bois et était en partie assuré par de tous petits ânes, que leur maître, un muletier, avait beaucoup de mal à faire avancer quand ils montaient en première ligne. Une fois arrivés ils ne bronchaient pas, tant qu'ils n'étaient pas complètement déchargés, mais aussitôt débarrassés, les retenir n'était pas facile, tant ils étaient pressés de repartir. Au retour il fallait les voir foncer. Quand en corvée, nous les rencontrions et qu'ils montaient en ligne, ils s'arrêtaient pour nous laisser passer, par contre au retour lorsqu'ils descendaient de la ligne, c'était nous qui devions leur laisser le passage si nous ne voulions pas être poussés en dehors de la piste dans la boue ou les trous d'eau. Leur comportement m'avait beaucoup impressionné et c'est la raison pour laquelle j'ai conservé à ces petites bêtes un très bon souvenir. D'autre part, si par malheur l'un d'eux était blessé, ses plaintes et ses cris dans la nuit étaient quelque chose d'éprouvant. »

Raoul HUGUES, classe 13, maréchal des logis au 38e Régiment d'Artillerie de campagne.

« L'âne de guerre » Raymond Boissy

« Les ânes ont été les auxiliaires précieux des poilus durant la guerre 14/18. Sous les intempéries, ils supportaient les mêmes souffrances que nous et beaucoup ont été tués par balle ou obus. Vers 1917 alors que nous étions avec notre batterie à 800 mètres en dessous du Fort de Douaumont, on voyait passer chaque soir 4 ou 5 ânes venant du ravin de Chambouillat et qui apportaient le ravitaillement aux fantassins de la première ligne. Les animaux étaient conduits par deux territoriaux qui étaient munis de longs bâtons. En effet les ânes sentaient le danger et s'il n'y avait pas eu le bâton, ils se seraient pas montés en première ligne, croulant sous le poids des vivres et des munitions. Ils avaient nettement tendance à vouloir faire demi-tour. Au retour, libérés de leur chargement, les braves bourricots fuyaient la première ligne en trotant, devançant leur conducteur de 150 mètres ou plus. Les territoriaux disaient en riant : " au retour il n'y a pas de difficultés s'ils savent que l'avoine est servie dans leur mangeoire à Chambouillat, et c'est à celui qui arrivera le premier. " J'ai vu au cours d'un très violent bombardement par obus de gros calibres, des ânes descendant de première ligne, et donc débarrassés de leur chargement, se coucher à terre à l'arrivée des obus destinés à leur secteur et cela sans en avoir reçu le commandement, et faisant exactement comme les soldats qui étaient près d'eux. Les soldats étaient émerveillés par l'intelligence de ces petites bêtes. Peu de temps après cette scène, on a installé la batterie au ravin des Vignes près de Bras, en prévision de l'attaque de la côte 344. Après la prise de celle-ci, j'ai reçu l'ordre d'accompagner, de nuit, à cheval, mon commandement qui voulait reconnaître un nouvel emplacement pour la batterie. Le bois que nous traversions venant d'être bombardé, il faisait nuit noire, et il était impossible de se repérer. A la demande du Commandant, j'ai précisé que je ne connaissais pas l'endroit actuel de la batterie, mais qu'en laissant faire mon cheval, il nous y mènerait. Après avoir fait de nombreux détours dans ce bois bouleversé, le cheval s'est arrêté, ne voulant pas aller plus loin. J'ai appelé et une voix est sortie d'un trou dans la terre, que je n'avais pas vu. C'était un abri où mes camarades s'étaient enterrés pour se protéger. C'était l'endroit que nous recherchions. Ces ânes et ces chevaux étaient d'une grande aide pour les combattants. »

Raymond Boissy, auteur de « L'âne de gloire »

« Il n'est pas besoin d'être diplômé de l'école de Guerre pour comprendre et admettre que sans les ânes, nos courageux soldats de VERDUN auraient perdu la bataille par manque d'eau, de nourriture, de grenades, de cartouches, de mitrailleuses, de torpilles. On nous a toujours dit que pour sauver la France, il fallait tenir VERDUN à tout prix. Quel en a été le prix ? 400.000 morts et blessés français. Les ânes ? Personne n'a pris soin de les compter. Avec leur sang, ils ont tracé un chemin de Gloire que la Voie Sacrée ne pouvait, seule, atteindre. Il fallait que cela soit dit .
Paris 11 novembre 1987. »

Le drame du fort de Vaux, journal du commandant Raynal

Extrait : « Ils arrivent. Les voici ; - mais, d'abord, je ne peux me défendre de quelque effarement. Mon équipe de télégraphistes comprend en tout deux hommes et un chien !... » Les télégraphistes ont été tués. Le sapeur Trayler insiste pour que son chien (jeune cocker mâtiné d'épagneul) soit gardé : « C'est un enfant de troupe : il est né au mois de mars à Verdun, il va avoir trois mois de services ! Je suis vaincu. (...) »

Le chien s'appelle Marquis (car sa mère morte au champ d'honneur s'appelait princesse) mais le sapeur ajoute : « pour ce qui est de son nom et au cas où Marquis vous offusquerait, nous l'avons abrégé, nous en avons fait Quiqui ».

« Le bon chien a d'ailleurs toutes les qualités que lui a prêtées son père nourricier : il sait se taire, il est très propre et rien ne l'effraie : à ce point de vue-là, un vrai poilu. Au début du siège, chaque grenade boche qui éclatera chez nous le fera bondir et s'élançer vers l'endroit où elle est tombée... Comme il n'y aura jamais rien à ramasser et qu'il en reviendra toujours bredouille, il renoncera vite à s'émouvoir et attendra tranquillement assis sur son derrière, que cesse la pluie de fer ».

« Quiqui assiste à la bataille ; il y est habitué maintenant. C'est presque un grognard. Tout l'intéresse ; rien ne l'inquiète. Il est naturellement brave, comme sa mère morte au champ d'honneur. Il se précipite dans la gaine de droite où éclatent des grenades ; le combat qui s'y livre dans l'obscurité et la fumée, ce combat où il ne voit plus ses amis, où il n'entend que des explosions, des cris de fureur et des plaintes, ne le retient qu'un instant. Vite il court à la gaine de gauche où crépitent les mitrailleuses dans la casemate de Bourgs. Ici l'air et la lumière entrent par de larges créneaux, la mort aussi hélas(...) Il regarde tout, voit tout et se donne l'air d'y prendre part. »

7 juin : A l'aube c'est la reddition. A la sortie du fort, Raynal indique que Quiqui est bien à lui. Désormais il l'accompagnera partout, sauf chez le kronprinz qui le reçoit le lendemain.

La captivité.

Raynal, accompagné de Quiqui, est en captivité à Mayence, avec d'autres officiers qui sont logés dans des bâtiments édifiés dans la cour de la citadelle, entourés de fils de fer barbelés. « Mon brave Quiqui est entré de plain-pied dans l'affection de tous les captifs, les officiers anglais le gâtent, le corrompent. On l'appelle dans toutes les chambres, on le bourre de friandises, de gâteaux : il est là quand on ouvre les colis ; et c'est lui qui est servi le premier ».

En décembre 1917, les prisonniers français sont envoyés à Strass-burg au sud de Königsberg. Quiqui part avec lui .

Le 4 novembre 1918 il regagne la France pour être soigné d'une crise de paludisme .

« Cette fois ça y est mon brave Quiqui c'est la France et la liberté ! Tu peux t'en donner jusque-là !

Mon dernier mot sera pour vous, camarades du fort de Vaux, pour vous dire : C'est à vous que mon cœur dédie ce récit dont votre héroïsme a fourni la matière ; c'est à vous que je veux demander la dernière ligne, et je vous entends, comme à Vaux, me la crier , sous la tempête : - Vive la France ! »